

CATHERINE BLONDEAU

DÉBUTANTS

ROMAN



MÉMOIRE
D'ENCRIER



DÉBUTANTS

Catherine Blondeau

DÉBUTANTS

MÉMOIRE D'ENCRIER

À mes chers exilés

- *Où voulez-vous aller? demanda-t-elle.*
— *Je ne sais pas.*
— *Non! s'écria la vieille. Ici, il faut savoir.*
— *Je saurai, dit Dadou.*
— *Vous connaissez le pays?*
— *Non, dit Dadou.*
— *Alors comment osez-vous penser que vous saurez?*
— *Comme ça, dit Dadou.*

Sony Labou Tansi, *L'anté-peuple*

UNE DÉTERMINATION

Personne ne circulait encore sur la route qui serpentait vers Les Combarelles à cette heure matinale. Les mains serrées sur le volant, le buste tendu vers l'avant, Nelson ne voyait rien des reflets scintillants qui éclaboussaient la rivière en contrebas du parapet. Il s'efforçait de garder sa droite, s'appliquant à suivre les courbes de l'asphalte sans mordre l'herbe du bas-côté. La désagréable impression de devoir conduire depuis le siège du passager ne l'avait pas quitté depuis la veille. À chaque virage, il lui semblait que la voiture gîtait et qu'elle allait chavirer. Les recommandations du loueur de Bergerac et ses histoires d'Anglais fauchés au premier carrefour pour avoir emprunté par distraction le mauvais côté de la route lui revinrent en mémoire. Il voulut rétrograder pour ralentir, chercha le levier de vitesse de la main gauche, buta dans la portière, cessa de regarder devant lui le temps de le retrouver sur sa droite, changea de main, passa la troisième, releva la tête et se vit fonçant sur un tracteur qui arrivait en sens inverse en klaxonnant. Embardée, jambes flageolantes, peau moite, cœur battant. Il s'engagea dans la première allée qui se présentait. Des tables et bancs de bois attendaient les vacanciers à l'ombre de châtaigniers qui balançaient dans la brise. Il claqua

la portière un peu trop fort, fit quelques pas vers les arbres, attrapa son téléphone dans sa poche et ôta ses lunettes de soleil. Quatre barrettes de signal. Il faillit composer le numéro de Nadia puis se ravisa. Pour quoi faire ? L'inquiéter en lui annonçant qu'il venait d'éviter de justesse un accident ? Se plaindre des Français et de leurs voitures construites à l'envers ? Lui déclarer avec ferveur, pour la énième fois, qu'il préférerait qu'elle conduise ?

Nelson marcha jusqu'au mobilier pique-nique, passa une main sur le bois noirci par les intempéries, observa les traces végétales brunâtres qui s'étaient déposées sur ses doigts, haussa les sourcils et retourna s'asseoir dans la voiture. Il prit une inspiration profonde et resta un moment, la nuque posée sur l'appuie-tête, à contempler les taches de lumière qui dansaient sur le pare-brise. Un sourire se dessina sur son visage. Comme aurait dit Nadia, il n'y avait pas de quoi faire un drame. Il reprit la route et tomba dès le virage suivant sur un panneau indiquant « Les Combarelles » en petites lettres blanches sur fond ocre. Il voulut actionner son clignotant, enclencha les essuie-glaces à la place, pesta en donnant du plat de la main contre le volant, se gara, coupa les gaz.

Le parking, envahi par les graminées, avait des airs de terrain vague. Une maisonnette crépie de ciment adossée à la falaise tenait lieu de pavillon d'accueil. Visiblement, Nelson était attendu. À peine eut-il franchi le seuil que la jeune fille qui tenait la billetterie quitta son comptoir pour venir à sa rencontre. Elle fit plusieurs tentatives pour prononcer son nom, le sollicitant du regard, mais Nelson, tout en serrant la main qu'elle lui tendait, ne vint pas à son secours. Question de principe. Ndlovu. Ce n'est quand même pas sorcier. Le u se prononce ou, mais à part ça, il suffit de lire. Ndlovu. Comme il la toisait de son regard noir, la jeune fille rougit et s'excusa en riant : elle était née en Dordogne et les langues étrangères

n'étaient pas son fort. Elle se lança dans un discours de bienvenue à sa façon, riant presque à chaque mot de son embarras, les mains tantôt agitées de mouvements de moulinets, tantôt sagement jointes devant sa poitrine. Elle était ravie d'accueillir le professeur Ndlovu aux Combarelles et tout le monde ici était très honoré de sa visite. Elle avait entendu parler de ses travaux de recherche, évidemment, et même commencé à lire *Capture et captation*. Elle savait aussi qu'il était l'invité d'honneur du colloque qui aurait lieu juste avant l'inauguration du musée national de Préhistoire. Nelson se détendit. Les Combarelles, c'était un super boulot d'été qu'elle avait eu la chance de décrocher, mais le reste de l'année, elle étudiait l'histoire à la fac de Bordeaux. Elle travaillait sur Aliénor d'Aquitaine, une reine incroyable qui avait fait grand usage de sa liberté, comme reine et comme femme. Le rire de clochette de la jeune fille et son accent chantant avaient fini de chasser la mauvaise humeur de Nelson, qui maintenant hochait la tête en souriant. Qu'une sommité pareille lui prête attention surprenait la jeune fille. D'ordinaire, les invités du directeur, chercheurs ou mécènes, n'adressaient jamais la parole au personnel d'accueil. Il était tout aussi rare qu'ils aient la jeunesse, l'allure et l'élégance de Nelson.

— Je vous promets que vous ne serez pas déçu par notre grotte, monsieur... Comment prononce-t-on votre nom, alors?

— Appelez-moi Nelson, ce sera plus simple.

— Moi c'est Julia. Bienvenue, Nelson.

Nelson se dirigea vers le coin librairie et se mit à feuilleter un livre posé sur la table. Absorbé dans sa lecture, il n'entendit pas la voix qui appelait les inscrits à la première visite. Julia vint lui toucher le bras et lui fit signe qu'il fallait rejoindre la guide. C'était une petite femme énergique, la cinquantaine active, des cheveux frisés qui avaient dû être

très noirs et viraient au poivre et sel. Pantalon de toile et chaussures de montagne. Elle se tenait campée sur ses jambes, les mains croisées dans le dos, jaugeant du regard sa troupe qui s'approchait.

— Par ici s'il vous plaît, mesdames et messieurs. Est-ce que tout le monde m'entend bien? Bon. Bienvenue aux Combarelles. Vous êtes sur le point d'entrer dans une des plus belles grottes ornées du Périgord, un joyau de la culture magdalénienne. Certains d'entre vous ont-ils déjà visité Lascaux II?

Presque tous les visiteurs opinèrent.

— Donc vous savez que Lascaux II, c'est un fac-similé de la grotte originelle. On a reconstitué certaines parties, le diverticule axial, la nef des cerfs, la salle des taureaux.

— Superbe travail, se risqua un des hommes du groupe.

— Superbe si l'on veut. C'est bien fait, c'est vrai. Mais ça reste une reproduction. Quand on voit *L'Angélu* de Millet sur le couvercle d'une boîte de chocolats, ce n'est pas comme la toile exposée au musée d'Orsay, n'est-ce pas? C'est un peu la même chose avec Lascaux II si je peux me permettre.

Quelqu'un toussa. Il y eut un silence.

Nelson prenait des notes sur son BlackBerry. Il avait remis ses lunettes de soleil.

— Ici, rien de tout ça, mesdames et messieurs, vous aurez le privilège d'admirer les parois authentiques de la grotte telles que les hommes de Cro-Magnon les ont connues. Sauf que pour votre confort, le sol a été creusé. Pour ne pas vous obliger à ramper comme le faisaient nos ancêtres quand ils venaient ici il y a plus de dix mille ans, expliqua-t-elle en baissant la tête et en mimant des coudes un homme qui rampe. Entre onze et treize mille ans pour être précise. Ils sculptaient couchés par terre et les bras en l'air, ajouta-t-elle la tête penchée en arrière en agitant les bras.

Elle se tourna vers Nelson :

— Vous comprenez le français, Professeur Ndlovu?

— Oui, pas de problème.

— Ah, parfait. On m'avait dit que vous étiez bilingue, mais comme je ne vois pas bien vos yeux derrière les verres foncés, j'ai eu un doute. Et vous mesdames? Vous êtes Espagnoles? Malheureusement, *no hablo español*. Est-ce qu'il y a d'autres langues? Bon, de toute façon, je vais parler lentement, j'ai l'habitude.

Elle ralentit son débit et se lança dans un discours dont elle prenait grand soin d'articuler chaque mot, comme si une langue parlée plus lentement pouvait par miracle devenir compréhensible pour ceux qui ne la connaissent pas.

— Alors, aux Combarelles, il n'y a pas de peintures comme à Lascaux ou à Font-de-Gaume, ce sont des gravures, ça veut dire que la roche a été sculptée, creusée, pour dessiner des formes. On a recensé ici plus de six cents figures pariétales gravées, surtout des chevaux et des rennes.

Un murmure admiratif parcourut l'assistance.

— Il faut savoir qu'à l'époque où nos ancêtres venaient graver ces grands animaux dans la grotte, le climat n'était pas du tout celui d'aujourd'hui. Il faisait beaucoup plus froid, à peu près comme en Finlande de nos jours. On n'aurait pas pu cultiver de la vigne sur les coteaux de Bergerac! Ce que nos ancêtres représentaient sur les parois des grottes, c'était les grands animaux qu'ils chassaient: des rennes, des chevaux, des bisons, quelques mammoths laineux. Ils passaient beaucoup de temps à les observer. Ils n'avaient rien d'autre à faire. Ils n'allaient pas au bureau, n'est-ce pas! Il y a aussi quelques images de prédateurs, car n'oubliez pas, messieurs-dames, que les humains étaient la proie des prédateurs à cette époque. Il y a une lionne aux Combarelles, vous verrez, révéla-t-elle en bougeant les doigts comme si des griffes lui avaient poussé.

La lionne étonna tout le monde.

— Quelques recommandations avant d'entamer notre visite, mesdames et messieurs. Si on a fermé Lascaux, c'est pour préserver les peintures de toutes les contaminations organiques apportées par les visiteurs. Est-ce que vous savez que vous êtes

très dangereux pour des pigments millénaires? Votre haleine et sa vapeur d'eau, votre transpiration, tout ce que vous transportez sous les semelles de vos chaussures. Ici, il n'y a pas de peintures, c'est un peu moins fragile, mais ça reste un musée. Donc on ne touche pas aux œuvres. On ne s'appuie pas sur les parois, on n'y pose pas les mains. Inutile d'éteindre vos téléphones, dans trois mètres vous ne capterez plus rien. Nous allons marcher cinq minutes. Au fur et à mesure que nous avancerons dans la galerie, il y aura de plus en plus de gravures et vous les verrez de mieux en mieux. Je vous aiderai en pointant mon traceur lumineux sur les contours, comme ceci. Tout le monde voit? Parfait. Professeur, il faudra quitter les lunettes de soleil. Enfin, c'est juste un conseil. Bon, c'est parti.

Nelson releva ses Ray-Ban sur son crâne et emboîta le pas au groupe.

Toute une famille équipée de shorts et sandales de marche avançait en grappe serrée. Un homme d'âge mûr portant jeans et T-shirt donnait la main à un petit garçon qui aurait pu être son fils ou son petit-fils, on ne savait pas trop, et qui n'avait pas l'air rassuré. Plusieurs couples, jeunes ou vieux, appareils photo en bandoulière, suivaient le mouvement les bras ballants. Les trois Espagnoles en jupe courte et tennis fermaient la marche. Avec son costume Armani, ses Weston et son air concentré, Nelson détonait.

Une fois franchie la lourde porte en métal qui isolait la galerie du monde extérieur, l'univers minéral de la grotte s'imposait (11,5°C et 99% d'humidité, mesdames et messieurs). Une faible lumière orangée éclairait les parois du boyau, mettant en valeur les reliefs. Intimidée, la petite troupe disparate avançait à pas menus et faisait ses commentaires en chuchotant comme dans une église.

Nelson rangea son BlackBerry. L'enfant chuchota quelque chose à son père qui rit et lui caressa les cheveux. La guide s'immobilisa et pointa son traceur vers une zone de la paroi que tout le monde se mit à scruter.

— Nous avons ici les premiers chevaux. Je vais suivre le contour de la gravure avec le point lumineux pour vous aider à repérer le tracé de la tête. Ici, vous voyez, il y a une bosse dans la roche et les artistes s'en sont servis pour faire la joue du cheval.

Les uns après les autres, les visiteurs émettaient un petit ah oui ! victorieux lorsqu'ils avaient repéré le dessin de la tête. Je les vois pas, les chevaux, répéta plusieurs fois le petit garçon avec un tremblement d'inquiétude dans la voix qui émut Nelson. Sans réfléchir, il prit l'enfant dans ses bras, plaça son regard à la bonne hauteur et s'approchant de la paroi, lui montra du doigt les contours de la gravure. Tu le vois, maintenant, le cheval, mon petit bonhomme ? L'enfant ouvrit la bouche de surprise, fit oui de la tête, lança un grand sourire à son père, puis un regard inquiet à Nelson. Nelson le reposa au sol et lui fit un clin d'œil. L'enfant courut se serrer contre les jambes de son père et chercha sa main en détournant le regard.

— Ils venaient ici avec des lampes. Il n'y avait pas l'électricité, dans ce temps-là, n'est-ce pas ? Nos ancêtres s'éclairaient à la graisse animale. Je vous montrerai une lampe à graisse tout à l'heure, j'en ai une plus loin dans la grotte.

Le regard de Nelson s'habitua à la pénombre. L'humidité froide de la grotte s'immisçait entre sa chemise et sa peau. Il boutonna sa veste. La guide pointait l'une après l'autre les images les plus connues des Combarelles, auxquelles, fit-elle remarquer, on avait donné des titres de tableaux de maître. *Les rennes affrontés. Renne buvant. La lionne.* Leur tracé se détachait sur un fond de lignes enchevêtrées qui dessinaient une trame immémoriale. D'innombrables images se superposaient dans un fouillis de gestes répétés à l'infini. Des générations s'étaient succédé dans la grotte pendant des milliers d'années, chacune ajoutant ses gravures à la multitude que comptait déjà la paroi. Si peu hospitalier qu'il fût, l'étrange écrin de pierre dégageait une émotion palpable qui gagnait tous les visiteurs. Une des Espagnoles s'était mise

à pleurer. L'enfant, très agité, commentait à haute voix tout ce qu'il voyait. Peter, regarde, un cheval! Oh, un renne! La lionne et l'ours l'impressionnèrent plus que tout. Est-ce qu'ils mangeaient les êtres humains, Peter? Comme des loups? Est-ce que les hommes se faisaient manger? Je ne sais pas mon chat, répondit doucement l'homme en se penchant vers l'enfant dont il n'avait pas lâché la main de toute la visite. Peut-être bien. On demandera tout à l'heure à Fabienne. Nelson se demandait pourquoi l'enfant appelait son père par son prénom. À moins qu'il ne s'agisse pas de son père? Un enfant adopté peut-être? Un orphelin?

La lumière les surprit à la sortie de la grotte. Une tiède brise matinale agitait les pans de la veste de Nelson qui avait rejoint le cercle des visiteurs se pressant autour de la guide. Tout le monde la félicitait. Elle répondait courtoisement aux questions, sans empressement excessif, affichant le sourire de la comédienne accoutumée à subir l'assaut de ses admirateurs chaque fois qu'elle quitte la scène, et consciente de tout ce que peut avoir d'éphémère cette soudaine vénération. Elle eut l'air plus sensible aux compliments de Nelson mais s'excusa de devoir prendre congé: le groupe suivant l'attendait. Peter et le petit garçon la rejoignirent sur le chemin qui ramenait vers l'entrée de la grotte. Nelson leur emboîta le pas.

— Est-ce que la lionne, elle a mangé les hommes de la grotte, Fabienne?

— C'est bien possible, ça, mon chéri. On n'avait pas de fusil à l'époque et les lions étaient plus forts que nous. On chassait les rennes, les lions nous chassaient. On mangeait, on était mangé. Mais ne va pas faire des cauchemars avec ça, hein, ça fait belle lurette qu'il n'y a plus ni lions ni ours ni même de loups dans la vallée!

— Ils sont partis, les loups?

— Oui, ils sont partis ailleurs. Enfin, disons qu'on les a un peu aidés.

— Et les dinosaures, ils sont partis aussi?

— Ah oui, mais la différence, c'est qu'il n'y en a plus nulle part sur terre, sauf à la boulangerie des Eyzies, pour les gourmands comme toi qui aiment le chocolat!

Elle déposa un baiser sonore sur la joue de l'enfant et s'éloigna en lui faisant un signe de la main. Nelson était toujours là, suivant maintenant Peter et l'enfant sur le chemin du parking.

— Et ils sont où les gens qui habitent dans la grotte, Peter? Est-ce que la lionne les a tous mangés?

— Mais non, mon chat, personne n'habite plus dans la grotte. C'était il y a très très longtemps, bien avant nos naissances à tous les deux, tu comprends?

Avant la naissance de Peter. Bruno fronça les sourcils puis cligna très fort des yeux en étirant la bouche le plus possible pour essayer d'imaginer ça.

— Hey, quelle grimace, je te jure! dit Peter en secouant la tête.

L'accent *british* de Peter intriguait Nelson.

— Vous êtes en vacances dans la région?

Peter se retourna, l'air avenant.

— Pas du tout! Nous habitons tout près d'ici. Les Combarelles, c'est ma grotte préférée. Je voulais la faire découvrir à Bruno. Et vous, vous êtes connu ici on dirait?

Du bout de sa chaussure, l'enfant dessinait des arabesques dans la terre noire.

— Je suis venu pour l'inauguration du musée la semaine prochaine. Je suis archéologue.

— Incroyable! Tu entends ça, Bruno?

Bruno ne réagit pas. Il surveillait le ballet qu'il faisait décrire à ses pieds.

— Je suis spécialiste d'art rupestre. Je profite de mon séjour pour visiter les merveilles de la vallée de la Vézère.

— Nos grottes vous plaisent, alors?

— Elles me passionnent!

— Et d'où venez-vous, si ce n'est pas indiscret?

— Johannesburg. Nous avons énormément de sites en Afrique du Sud. Les fresques sont moins anciennes qu'ici, mais elles sont magnifiques. Et en ce moment, je travaille aussi sur un projet de musée. À Sterkfontien, vous connaissez?

— Pas du tout. Désolé. Je devrais?

— C'est un site de fouilles réputé qui a livré des fossiles d'Australopithèques très significatifs pour l'histoire de l'espèce. Entre Johannesburg et Pretoria. Nous voudrions y construire un musée de la préhistoire pour développer le tourisme dans la région. Alors je viens voir comment vous vous y prenez vous les Français avec le tourisme préhistorique. Il paraît que vous êtes très forts.

— Enfin moi... Je suis Anglais. Et vous, donc, vous êtes Sud-Africain?

— On dirait que ça vous étonne?

— Comment se fait-il que vous parliez mieux français que moi qui vis ici depuis plus de quinze années?

— C'est une longue histoire... Quel âge a votre fils?

— Oh, il n'est pas mon fils, dit Peter en prenant Bruno par l'épaule, ça lui ferait un père un peu vieux, le pauvre. Il est mon voisin. Nous sommes de bons amis, nous passons pas mal de temps ensemble. N'est-ce pas Bruno?

Bruno ne répondit pas. Il observait toujours sa chaussure qui balayait le sol tout autour de lui.

— *He's almost six. In fact it's his birthday after tomorrow. Should we speak english?*

— Non, ça me fait plaisir de parler français. Bruno, tu veux voir ma petite fille? Elle s'appelle Tumi. Elle vient d'avoir deux ans.

Sur le fond d'écran du mobile de Nelson, Tumi fixait l'objectif de ses yeux noirs écarquillés, des rubans noués dans ses cheveux crépus. Bruno regardait ailleurs. Il commençait à tirer sur la main de Peter.

— Sa maman est Indienne. Elle est belle, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Peter qui pensait à autre chose.

— Et donc vous, quinze ans que vous vivez ici, à...
Les-Eyzies-de-Tayac-Sireuil ?

Il lisait le nom de la ville sur son dépliant en articulant chaque syllabe.

— Enfin juste à côté. Meyrals. Quinze ans, oui.
Ça passe vite.

— Et comment êtes-vous arrivé ici ?

Peter hésita. Il lâcha la main de l'enfant qui se mit à courir en zigzaguant.

— Je suis venu passer l'été chez un ami il y a bien longtemps. Ça m'a plu, je suis revenu l'année suivante et je ne suis jamais reparti. Il fit une pause. Enfin non, ce n'est peut-être pas tout à fait aussi simple. Cela m'a pris un peu plus de temps. Je pourrais dire aussi que j'ai eu le coup de foudre pour un paysage. C'est très beau ici, je ne sais pas si vous avez eu le temps de vous en rendre compte. La beauté est une drogue, on s'y accoutume et on ne peut plus s'en passer. Alors j'ai acheté une maison que j'ai restaurée tant bien que mal, et me voilà. J'aimerais bien vous faire croire que mon histoire est originale, mais ce n'est pas le cas. Il y a des tonnes d'Anglais échoués comme moi sur les rives de la Vézère. Et quelques Néerlandais aussi.

— Échoués ?

— Ce n'est pas négatif. Je dis « échoués » mais pas « enlisés ». Nous sommes si nombreux. Cela donne parfois l'impression que nous habitons sur une île où un paquebot plein d'Anglais aurait fait naufrage il y a bien longtemps. Le pays aurait plu aux rescapés. Ils se seraient tous installés sur les collines qui bordent la côte, sans chercher plus loin.

— Des exilés qui trouvent la terre d'élection. Un peu comme Jan van Riebeeck...

— Qui ça ?

— Un Hollandais venu installer un comptoir à Cape Town pour la Compagnie des Indes en 1652. Au départ,

ce n'était qu'un poste de ravitaillement pour les navires en route vers l'océan Indien et le Pacifique.

— Je ne vois pas le rapport avec nous.

— Si, si, vous allez voir : dix ans plus tard, des fermes hollandaises avaient poussé partout dans la vallée voisine. Toutes les terres fertiles avaient été confisquées aux Khoïkhoï. Ils ont résisté autant qu'ils ont pu. Plus d'un siècle de guérilla contre leurs envahisseurs. Ça n'a servi à rien. Ils ne faisaient pas le poids face à l'entreprise européenne de colonisation de l'Afrique australe.

— Bon. Mais quand même, ça n'a rien à voir avec la Dordogne. La plupart des Anglais qui s'installent ici sont des retraités, pas des conquérants voleurs de terre.

— Dans les deux cas, on a des gens qui se croyaient de passage et se sont installés pour toujours.

— Je vois. La comparaison n'est pas très flatteuse, dites donc.

— Je vous taquine. Et les autochtones, ils en disent quoi, de la colonie anglaise ?

Peter soupira en hochant la tête.

— Une longue histoire...

Il souriait.

— Eh bien, nous avons des tas de choses à nous dire, on dirait.

Nelson tendit la main à Peter.

— Nelson. Enchanté de faire votre connaissance.

— *Peter. Nice to meet you, Nelson.*

Bruno courut vers eux et saisit la main de Peter.

— Je veux qu'on s'en aille !

— Oui mon chat, on y va. Bruno et moi ferons une promenade sur la corniche qui surplombe la vallée de la Vézère demain matin. Il y a de beaux points de vue sur les abris sous roche où vivaient nos ancêtres. Venez avec nous, si vous voulez ? Je suis sûr que ça vous intéressera.

Nelson les suivit du regard tandis qu'ils s'éloignaient main dans la main en bavardant. Est-ce que la France le chamboulait à ce point ? Il venait d'accepter de bon gré une invitation pour une promenade dans la nature alors qu'il détestait ça. Les heures passées en marche d'approche vers les sites des hautes vallées du Drakensberg, à enjamber des rivières ou espérer des cols qui n'arrivaient jamais, ne l'avaient pas réconcilié avec la randonnée. Pas plus que les accoutrements de safari que ses collègues croyaient bon de porter pour la circonstance. Il considérait ces équipées sous la chaleur comme un mal nécessaire à son métier d'archéologue dont il se serait volontiers passé. Fallait-il que ces deux-là lui plaisent pour qu'il les suive dans leur balade estivale ! Il sourit pour lui-même et retourna vers sa voiture.

Il avait rendez-vous aux Eyzies pour déjeuner avec le directeur du musée. C'était tout près et il avait largement le temps, mais l'enfilade de virages qui l'attendait ne lui donnait pas envie de reprendre la route. Bloquer le régulateur sur cent dix et laisser faire la voiture : c'était ça, son idée de la conduite. Quand il partait pour son terrain de recherche, sur les contreforts du Lesotho, il se rabattait sur la voie de gauche dès la sortie de Johannesburg. Commencait alors une longue traversée monotone – la partie du trajet que Nelson préférait. L'autoroute fendait en ligne droite les plaines du Free State qui ondulaient vers l'horizon. Peu lui importait que les autres véhicules le doublent à des vitesses vertigineuses. Bien calé dans son siège, un œil sur la route et l'autre dans le vague, il pouvait s'adonner à son activité favorite : penser, sans but précis. Les idées ne tardaient pas à visiter son imagination, comme les étoiles filantes le ciel des nuits d'été. La plupart du temps, elles s'évanouissaient avant même d'avoir existé. Il arrivait pourtant qu'elles survivent à la fulgurance pour s'agglutiner en un magma bouillonnant d'où pouvaient émerger les théories les plus étonnantes, pas toujours intelligibles d'emblée,

mais Nelson savait patienter le temps qu'il fallait pour que la décantation opère.

Comme le jour où il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait à Christol Cave, une grotte pourtant déjà tellement documentée que personne ne comprenait qu'il s'acharne à vouloir en reprendre l'étude intégrale. Il revenait d'une semaine de mission et roulait depuis une bonne heure sur la N1 quand une illumination l'avait saisi : dans la célèbre scène de vol de bétail qui ornait la paroi de l'abri, les voleurs n'étaient pas ceux qu'on croyait. Tous les archéologues qui avaient commenté cette image depuis plus d'un siècle s'étaient trompés. Il avait été contraint de s'arrêter sur le bas-côté pour bien réfléchir à toutes les répercussions de cette proposition radicale. Et c'était là, quelque part entre Winburg et Kroonstad, dans un véhicule régulièrement secoué par les masses d'air déplacées par les camions qui le doublaient, qu'il avait écrit les premières lignes de *Capture et captation*, le livre qui allait le propulser, à trente ans à peine, dans le cercle très fermé des chercheurs africains de rang international.

La vibrante dentelle de lumière que tamisait sur le pare-brise le feuillage des chênes verts du parking berçait les rêveries de Nelson. On inaugurait le musée Maropeng. La section sur l'art rupestre du peuple khoïsan faisait l'admiration générale. La rumeur atteignait Mandela qui demandait à en rencontrer l'auteur. Le grand homme souriant, vêtu d'une de ces chemises colorées qui avaient fait sa réputation d'élégance du temps de sa présidence, se tenait devant l'écran interactif où défilaient les œuvres des Sans. Madiba parlait à Nelson en gardant sa main dans la sienne. Monsieur Ndlovu, disait-il avec ce grain de voix si particulier, je tenais à vous féliciter personnellement. Grâce à vous, les enfants de notre pays découvriront enfin le rôle joué par leurs ancêtres dans l'histoire de l'humanité. C'est cela, la nouvelle Afrique du Sud que nous appelons de nos vœux. Une nation arc-en-ciel qui rende à chaque citoyen sa fierté.

Nelson releva la tête et essuya une larme. Il soupira. Il fallait partir maintenant, s'il ne voulait pas arriver en retard à son rendez-vous avec le directeur du musée. Ce n'était pas seulement son incompetence de conducteur qui lui faisait redouter les petites routes françaises. Il y avait quelque chose de plus secret, de plus intimement douloureux. Il les avait tant vues et sillonnées dans son enfance. À l'avant, sa mère tenait d'interminables conversations avec des inconnus. Lui, depuis la banquette arrière, regardait par la fenêtre. Ou plutôt sur la fenêtre, où la vitesse, les jours de pluie, chassait les gouttes d'eau qui se ramifiaient en ruisseaux et rigoles caracolant dans le vent jusqu'au bord de la portière. Une bourrasque pouvait tout effacer. Nelson choisissait une goutte et tentait de la suivre de sa naissance à sa dissolution. Il faisait des paris risqués : si elle arrive jusqu'à la portière sans être balayée, alors c'est que mon père n'est pas mort. Après tout, on n'avait jamais retrouvé son corps. Sa mère l'obligeait à garder sur lui une pochette brodée de perles bleues où elle avait glissé une boucle de cheveux dans un médaillon et une photo, celle d'un long jeune homme au regard sombre, le poing levé, un AK47 en bandoulière, entouré d'enfants qui le fêtaient en héros. Aucun de ces enfants n'était Nelson. C'est étrange de n'avoir comme image de son père que celle d'un adolescent qui vous ressemble, dont vous vous sentirez l'aîné la majeure partie de votre vie.

A freedom fighter.

Cela vous forge un avenir.

— Comment trouvez-vous nos grottes, M. Ndlovu ? demanda Norbert Lavouroux.

Les deux hommes étaient installés sur une terrasse ombragée dominant la Vézère. La brise matinale était tombée et la chaleur de juillet imposait sa présence immobile.

— Magnifiques. La visite des Combarelles, quel choc ! Cette plongée dans le temps des ancêtres. C'est vraiment très fort.

— Le vertige historique...

Le directeur du musée leva son verre.

— On a un peu la même sensation avec la dégustation des grands vins, vous ne trouvez pas ?

— J'étais avec un groupe de touristes. Je ne sais pas s'ils mesurent leur chance. C'est tellement exceptionnel d'être face à des traces aussi anciennes. Chez nous, les sites sont en plein air, la conservation est compliquée. C'est un miracle quand des peintures vieilles d'un siècle nous parviennent. Je vous envie d'avoir eu une période glaciaire qui ait obligé vos ancêtres à s'enterrer pour peindre. Ils ne savaient pas quelle mine d'or ils léguaient à leurs descendants !

— Enfin, mine d'or, ça dépend de quel point de vue on se place...

— D'ailleurs je suis étonné que vous ne mettiez pas le site plus en valeur. Il n'y a presque rien qui annonce la grotte. À peine un panneau.

— Pour visiter Les Combarelles, il y a une liste d'attente de trois mois. Et la conservation de nos grottes n'est pas compatible avec le tourisme de masse. Vous connaissez le problème : le désastre de Lascaux, la fermeture de Chauvet. Alors si en plus on faisait de la publicité...

— Mais au moins pour les gens qui vivent ici, ce patrimoine leur vient peut-être de leurs ancêtres directs. C'est essentiel qu'ils puissent se l'approprier.

— Ils sont au courant vous savez, depuis le temps.

— Et à Lascaux ?

— Vous voulez dire Lascaux II, la reproduction ? C'est différent. C'est conçu pour accueillir les foules.

— Je la visite jeudi.

— Alors vous verrez. On a voulu conjuguer les contraintes du grand nombre avec la même rusticité d'approche qu'ici. Ce sont des monuments enfouis, invisibles depuis la surface, trouvés par hasard en pleine nature. On a essayé de reconstituer cette sensation pour le visiteur. Le résultat n'est pas mal, même si ça reste un objet plus touristique que scientifique, bien sûr.

— Vous avez regardé le dossier que je vous ai envoyé pour Maropeng ?

— Oui. Si j'ai bien compris, il y a encore plusieurs projets en lice, c'est ça ?

— La ministre doit prendre sa décision ces jours-ci.

— Je trouve votre exposition sur les Khoïsans intéressante. Très orientée, mais vraiment intéressante. Le côté parc d'attractions que propose le promoteur, en revanche... Vous croyez que vous pourrez éviter ça ?

— C'est une demande politique forte que ce musée soit accessible au grand public.

— De là à imaginer une espèce de train fantôme qui vous fait traverser les âges géologiques sur une rivière dans le noir...

— Les Sud-Africains n'ont pas la même histoire que les Français avec les musées, M. Lavouroux.

Nelson se crispait.

— Oui mais franchement, c'est un peu la Foire du Trône, votre truc. Si j'étais vous, j'utiliserais de mon influence pour empêcher ça. Vous êtes un chercheur renommé. Ça donne du poids.

— Je sais. Je sais. Mais pour une fois qu'il y a un projet de tourisme culturel soutenu par le ministère avec des savants dans l'équipe de conception, je ne vais pas mettre en danger tout le processus. C'est très important que les scientifiques soient solidaires de ces grands projets de vulgarisation.

— Nous ne pouvons quand même pas cautionner n'importe quoi. Sinon, au lieu de servir la cause, nous nous faisons manipuler. Si j'étais vous, j'y regarderais à deux fois avant d'associer mon nom à ce truc.

— Vous les Français, vous n'arrivez pas à concevoir l'idée qu'on puisse voir les choses autrement que vous.

— Je vous parle de déontologie de la profession. Nous échangeons des idées. J'essaie de vous faire profiter de mon expérience de vieux bonhomme, c'est tout. Vous en ferez bien ce que vous voudrez.

— Oui mais moi, voyez-vous, je n'ai aucun mépris pour les trains fantômes, répondit Nelson en haussant le ton.

Il se lança dans une véhémence mise au point qui lui semblait indispensable à ce stade de la conversation. Il ne fallait pas oublier que dans son pays, les musées avaient été interdits aux Noirs jusque dans les années 90. La paléontologie aussi était longtemps restée l'affaire des Blancs. Et tout blancs qu'ils étaient, les Van Riet Lowe et les Tobias éprouvaient encore en 1930 la nécessité de faire valider leurs recherches par un certain abbé Breuil, un Périgourdin justement. Et pourquoi? Parce qu'en tant qu'habitants des colonies, c'est à dire Blancs de deuxième classe,

il leur fallait un Européen de souche pour authentifier leur travail. Et pendant que cette petite élite internationale cooptée s'extasiait devant des restes d'Australopithèques qui feraient progressivement reconnaître l'Afrique du Sud comme le berceau de l'humanité, les Noirs du pays, eux, subissaient un lent mais certain processus d'acculturation par enrôlement massif dans l'industrie minière. On leur demandait d'oublier d'où ils venaient et de se fondre dans le capitalisme global. Les Blancs faisaient l'expérience du vertige des origines et on privait les Noirs des leurs en leur démontrant par $A + B$ qu'ils n'étaient personne. L'Afrique n'a pas d'histoire, leur rabâchait-on. Première nouvelle. Et pourquoi avait-il fallu presque un siècle pour démontrer que cette idée était une connerie monumentale? Parce que la même petite élite blanche cooptée avait de longue date confisqué les institutions où se fabriquent les vérités générales.

— Alors chez nous, on ne fait pas la fine bouche, M. Lavouroux, parce qu'il y a urgence. Il faut que ça cesse, vous comprenez. Il faut que les gens comme moi comprennent qu'ils ne sont pas des sous-humains. Que leur contribution à l'histoire universelle est fondamentale. Donc moi, je vous le répète, je n'ai rien contre les parcs d'attractions historiques. J'ai même mis temporairement mes recherches entre parenthèses pour me consacrer à ce grand projet. Et je rêve qu'il y ait trois mois d'attente pour visiter Maropeng, vous comprenez?

— Et que pensez-vous du foie gras, Nelson?

— Oui, le foie gras. Oui, oui. Très bon, bien sûr. Excusez-moi, je m'emporte.

— En tous les cas, je vois que je ne me suis pas trompé sur votre compte. Quelque chose me dit que votre contribution va mettre un peu de sel dans notre colloque.

— Ne me traitez pas comme un condiment, M. Lavouroux. Je suis un archéologue, pas un amuseur.

Lavouroux affichait un large sourire. Nelson fronçait les sourcils. À ce moment, son téléphone sonna. Il quitta

la table en signifiant à son hôte que ce ne serait pas long. Il allait et venait sur la terrasse, concentré sur la voix qui lui parlait, se redressant de temps en temps en faisant de grands gestes. Puis il revint s'asseoir.

— C'était ma femme. Nadia.

Il avait retrouvé le sourire.

— Rien de grave au moins ?

— Vous avez des enfants ? Moi, j'ai une fille qui vient d'avoir deux ans, Tumi. Elle réclame son papa. Alors sa mère m'appelle et moi, je craque... Regardez, dit-il en sortant son téléphone.

— Elle est mignonne. Moi, mes enfants sont grands. Avec mes vieilles pierres, je ne les fais pas kiffer, comme ils disent. Je pense qu'ils seraient même assez heureux de me voir partir en mission permanente. Et le Bergerac, il vous plaît, M. Ndlovu ?

— Appelez-moi Nelson, je vous en prie. Je le trouve bon, votre vin. Très bon.

— Les arômes boisés se marient bien avec le confit, vous ne trouvez pas ?

Comment aurait-il pu te donner son nom? Ton père a dû nous quitter avant ta naissance, Tumelo. Il n'a pas pu te reconnaître. On ne fait pas ces choses-là à distance. Surtout quand on est un clandestin recherché par la police spéciale de l'apartheid. Tu t'appelles Ndlovu comme moi et pas Makoena comme lui, c'est vrai. Tu es Zoulou par ta mère, et Sotho par ton père. C'est lui qui t'a donné ton prénom sotho, Tumelo, qu'il avait déjà choisi bien avant ta naissance. Nelson Tumelo Ndlovu. Tumelo, l'homme de foi. Ton père était un homme de foi. Il ne nous a pas abandonnés, non, il ne faut pas dire ça. Quand il était encore avec moi, il parlait tout le temps de toi, de tout ce que vous feriez ensemble plus tard, toi et lui. Il n'avait pas d'autre choix que de partir. Il risquait trop en restant avec nous à Soweto. Tout le monde savait qu'il avait organisé les manifestations, il pouvait être dénoncé à tout moment, il était obligé de s'enfuir. Le mouvement avait besoin de soldats et l'ANC avait des camps au Mozambique. Il est parti là-bas, c'était la seule chose à faire, Tumelo. Ni lui ni moi ne pouvions nous imaginer alors tout ce qui arriverait ensuite. La clandestinité. La vie la nuit. C'est comme ça. C'est peut-être difficile à comprendre pour toi maintenant, mais c'était la loi de la lutte. Le prix à payer pour notre liberté. Nous, on acceptait.

Il est parti la dernière semaine de septembre et toi tu es né le 9 octobre. Il lui a fallu presque deux mois pour rejoindre le Mozambique à pied en marchant la nuit et en se cachant le jour. Il a été bien accueilli quand il est arrivé là-bas. Il y avait beaucoup de jeunes comme lui dans le camp. Tous ceux qui avaient fui les représailles et quitté le pays juste après juin 76. C'était eux, l'armée des combattants de la liberté.

Ses lettres nous parvenaient facilement depuis le Mozambique, je ne sais pas trop comment. Je les trouvais sous la porte de la maison le matin au réveil. Personne n'avait rien entendu et pourtant un facteur était passé. Je les apprenais par cœur le soir dans mon lit et je te les récitais le lendemain quand on marchait tous les deux dans les rues de Soweto et que tu dormais dans mon dos. Il disait que tout était formidable là-bas : l'entraînement, les armes, la discipline du camp, les camarades, il aimait tout. Je crois que ton père était fait pour cette vie-là. À cause de la colère qu'il y avait en lui, une colère ancienne et profonde qui ne pouvait s'exprimer que dans la lutte. Il était impatient de se battre pour de bon, il me l'écrivait tout le temps.

Ton père était un grand soldat, Tumelo. Un meneur d'hommes. On s'en était déjà rendu compte à Soweto. Après le Mozambique, ils l'ont envoyé en Angola et jusqu'en Allemagne. En Allemagne tu te rends compte ? Je ne sais pas ce qu'il a fait exactement après, parce qu'il ne pouvait pas m'en parler, mais ce que je sais c'est qu'on lui a confié des missions très importantes et qu'il les a réussies. Il a même gagné des noms de guerre au combat. Ce sont ses camarades de lutte qui me l'ont raconté bien plus tard.

Comrade Storm.

Comrade June.

Mr XS.

Étendu sur le lit dans sa chambre d'hôtel, Nelson s'en voulait de s'être emporté. C'était toujours la même chose. Impossible de garder son calme dès qu'il était question de la dignité des Noirs. Le petit regard étonné et légèrement condescendant qui se posait sur lui quand il abordait le sujet le rendait fou. Comment pouvait-on faire comme si l'esclavage et la colonisation n'avaient pas été des faits majeurs de l'histoire humaine ? Comme si l'apartheid était une vieille histoire dont on n'avait plus envie de parler ? Comment pouvait-on préférer ignorer que des millions d'êtres humains avaient été traités comme du mobilier, délibérément maintenus dans la domination pendant des générations ? Pourquoi les gens baissaient-ils la tête et regardaient-ils ailleurs, pourquoi se mettaient-ils à tousser et essayaient-ils de changer de conversation ? C'était insupportable. Nadia avait beau lui faire remarquer qu'il ne faisait progresser personne en s'énervant de la sorte, il n'arrivait jamais à se contenir. Elle voyait les choses autrement. Je ne demande à personne l'autorisation de vivre ma vie, disait-elle posément, je la vis, point.

— C'est facile pour toi disait Nelson, vous les Indiens vous étiez en haut de la pyramide des races, vous aviez

le droit d'étudier et on ne vous fichait pas un crayon dans les cheveux pour voir si vous étiez Kaffir ou pas.

— Mais Nelson, tu as grandi en France! Personne ne t'a jamais fiché de crayon dans les cheveux! Arrête avec ça, tu vas te rendre dingue!

Nadia avait grandi dans le quartier de Fodsburg, à l'ouest de Johannesburg, dans l'odeur des épices et le chatolement des saris de la boutique familiale. Ses parents gagnaient suffisamment bien leur vie pour financer ses études. Avec l'assouplissement des lois ségrégatives, elle put s'inscrire en histoire de l'art à l'université du Witwatersrand aussitôt son diplôme secondaire en poche. Elle faisait la fierté de la famille.

Elle croisait souvent Nelson à la bibliothèque. Il était impossible de ne pas le remarquer. Il troublait le silence studieux de la salle de lecture par les altercations qu'il semblait prendre plaisir à provoquer avec les employés ou les étudiants. Il élevait la voix et faisait de grands gestes. Nadia l'observait de loin. Son tempérament fougueux l'intriguait. À l'époque, il s'était pris de passion pour la Truth and Reconciliation Commission. Il cherchait à convaincre tous ceux qu'il rencontrait de l'accompagner aux auditions. Un ami commun les avait présentés et Nadia, de fil en aiguille et sans vraiment l'avoir décidé, s'était trouvée faire partie du petit cercle des familiers de Nelson. Elle n'aurait su dire pourquoi elle se sentait attirée par cet homme. Il lui fallait des polémiques, des batailles en règle, des ennemis à combattre. Il lui fallait de l'admiration, de l'amour, de la reconnaissance. Nelson séduisait, attaquait, croisait le fer, préférant toujours l'affrontement à la conciliation même quand il risquait de tout perdre. Elle la raisonneuse, habituée à réfléchir avant de décider, à défendre ses convictions en les argumentant patiemment, ne comprenait pas qu'on puisse s'emporter aussi violemment à propos de tout. Chaque soir, dans le calme de sa chambre, elle rêvait au jour écoulé et pensait à Nelson. De toute évidence, cet homme n'était pas son genre et la meilleure chose

à faire eût été de prendre ses distances. Elle n'en fit rien. Au contraire, elle se mêla plus souvent aux conversations animées du groupe. Quand les autres, las de chercher à lui résister, s'étaient déjà unanimement rangés au point de vue de Nelson, il n'était pas rare que Nadia continue à le questionner, à le contredire, voire à le provoquer. Elle prenait un plaisir visible à le pousser dans ses retranchements. Il arrivait que leurs amis les laissent à leurs disputes qui se poursuivaient en tête-à-tête à la porte de la bibliothèque, à l'ombre d'un figuier sur le campus de Wits, dans le clair-obscur des brefs couchers de soleil qui illuminaient les soirées d'été. Jusqu'au jour où Nadia l'invita chez elle entre deux cours puisque ses parents étaient à la boutique et ses frères et sœurs à l'école.

Ils étaient assis sur son lit, seuls dans la chambre dont la porte ouverte donnait sur l'appartement vide. Lancé dans une grande démonstration que Nadia écoutait avec cette attention critique qu'il aimait tant, Nelson s'interrompit brusquement au beau milieu d'une phrase. Le silence s'installa. Il tourna la tête vers elle et prit la main qu'elle avait posée sur le bord du lit. Il la porta lentement à ses lèvres en lui jetant un regard d'une intensité telle qu'elle en fut presque effrayée. Puis il reposa cette main qu'il garda dans la sienne un long moment, sans la quitter des yeux, restant immobile à la regarder, le souffle court. Ce fut elle qui se pencha vers lui pour lui donner ce qu'il déclara être, chuchotant dans son oreille quelques minutes plus tard, le plus long baiser de toute l'histoire de l'humanité. Ensuite? C'était très simple: il l'aimait. Il ne pouvait pas vivre sans elle. Est-ce qu'elle acceptait de devenir sa femme? Est-ce qu'il pouvait être son homme? L'idée que leurs chemins eussent pu ne pas se croiser le jetait dans une sorte d'angoisse rétrospective par anticipation – un sentiment complexe mais néanmoins terrible qu'il lui décrivit en détail avec une profondeur tragique à faire peur. Il envisageait d'ailleurs sans hésiter de mourir pour elle, s'il le fallait, disait-il en y croyant lui-même. Nadia essaya d'en rire, car elle n'en demandait pas tant, mais dut s'avouer

que l'homme à la fougue insensée qui venait de lui prendre si délicatement la main la bouleversait.

Elle avait vingt-quatre ans quand Tumi s'annonça et ils décidèrent de se marier. La loi les y autorisait puisque les mariages mixtes n'étaient plus interdits, mais les parents de Nadia n'avaient que faire de la loi. Ils étaient catégoriques. Ils ne voulaient pas d'un Noir pour leur fille. Pourquoi ne choisissait-elle pas d'épouser un avocat ou un médecin indien? Ou même un riche homme d'affaires blanc, à tout prendre? Mais un Noir, et chercheur par-dessus le marché? Hors de question. Nelson ne se priva pas de hurler et de faire de grands gestes, mais cela ne fit que confirmer les réticences des parents. Ce grand échalas de Zoulou était une bête, ils n'allaient pas lui donner leur fille. Comment les ferait-il vivre, Nadia et son fils – car ce serait un fils? D'ailleurs, eussent-ils cédé (ils s'étaient tout de même posé la question, un jour, dans leur arrière-boutique, entre les piles de casseroles en fer blanc et les boîtes de teinture textile. Ils en avaient longuement discuté à voix basse, penchés l'un vers l'autre, faisant frémir de leurs chuchotements tous les saris suspendus sur leurs cintres) qu'ils auraient eu à faire face à une série de problèmes insolubles. Comment aurait-on célébré la noce? Quel genre d'autorité spirituelle aurait-on convoquée? Qu'est-ce qu'on aurait mangé? Chez les Zoulous, on est éleveur, pas de mariage sans viande de bœuf. Chez les Hindous, la vache est un animal sacré. C'était trop compliqué, on n'y arriverait pas. Nadia commença par leur expliquer que Nelson n'était pas vraiment Zoulou, c'était sa mère la Zouloue, lui était plutôt Sotho voire même un peu Bushman par son père – ils écarquillèrent les yeux. Selon eux, les Bushmen étaient des sauvages arriérés, des nomades en peau de bête, c'était encore pire. Nadia essaya de leur démontrer tout ce que cette assertion avait de ridicule. Nelson avait grandi en ville, à l'étranger, et certainement jamais porté de peaux de bêtes, mais ils secouèrent la tête: ils ne faisaient pas confiance aux étrangers. De toute évidence, tout cela était

irréconciliable. Leur fille était enceinte? C'était une honte et ils la renieraient. Ou plutôt non. Elle devrait choisir: cet énergumène ou bien sa famille, sa tradition et sa communauté. Nadia n'hésita pas. Un jour dans la cuisine, le ventre déjà bien rond, elle leur annonça calmement sa décision, embrassa ses frères et sœurs, tourna les talons et franchit la porte. Ils ne la reverraient plus avant très, très longtemps.

— Vous n'avez pas d'autres chaussures? demanda Peter, dubitatif.

— Ne vous en faites pas, Peter. J'ai l'habitude. Regardez-moi ça, dit-il en tournant le pied, élégance et confort en toutes circonstances.

— Elles brillent, ajouta Bruno. Elles sont belles!

— Ce sont des Weston, mon petit bonhomme. C'est ce qu'on fait de mieux.

Le chemin grimpait en lacets dans la forêt avant d'atteindre un promontoire d'où l'on embrassait tout le cingle. Peter et Bruno avaient distancé Nelson dans la montée et l'attendaient devant la table d'orientation. Il les rejoignit et reprit son souffle.

— Vous voyez les abris sous les grands rochers de l'autre côté de la rivière? dit Peter après un moment. Les spécialistes disent que c'est là qu'ils habitaient à l'époque.

— Les gens n'avaient pas de maison comme nous, dit Bruno. Ils tuaient des mammouths avec des flèches, ils faisaient du feu pour les cuire, et s'il pleuvait, ils allaient dans les grottes.

— Tu en sais des choses, toi, mon petit bonhomme! dit Nelson.

— Ces femmes et ces hommes qui vivaient ici, je me demande souvent où ils en étaient de leur humanité, dit Peter. S'ils étaient si différents de nous. S'ils s'aimaient, s'ils aimaient leurs enfants.

— Demain il y a un feu d'artifice, dit Bruno.

— Ah bon ?

— Et même un bal !

— C'est le 14 Juillet. Les Français ont pris La Bastille, vous vous souvenez ?

— Ah oui.

— Tu viendras avec nous, Nelson ?

— Pourquoi pas, Bruno, si tu m'invites ?

— Il y a un marché gourmand à Saint-Cyprien. On a prévu d'y aller avec des amis. Bruno a raison. Venez avec nous si vous voulez ?

— Il ne faut pas oublier mon anniversaire, dit Bruno.

— Je m'en souviens très bien. Peter en a parlé hier. Tu auras quel âge ?

— Six ans. Je vais aller à la grande école avec les autres.

— Mais c'est magnifique, ça, mon petit bonhomme. Et où est-ce qu'elle est ton école dans toute cette campagne ? Dans une grotte ? Tu vas apprendre à faire du feu toi aussi ?

L'enfant ne répondit rien et se renfrogna.

— Bruno n'habite pas ici toute l'année. En ce moment, il est en vacances chez sa maman. Il va à l'école à Paris.

— Moi aussi je suis allé à l'école à Paris, dit Nelson.

— Ta maîtresse, c'était madame Coursier ? Il y en a qui disent qu'elle est méchante.

— Je ne la connais pas, ta madame Coursier. Mais je suis sûre que tout se passera bien, tu n'as pas besoin d'avoir peur.

— Je n'ai pas peur !

Bruno partit en trombe sur le chemin. Il sautillait sur les pierres, les bras écartés comme des ailes de libellule, et se fondit dans l'arche feuillue que formaient les arbres à l'entrée du bois. Il commençait à faire très chaud. Ils reprirent leur promenade.

— Cet enfant est comme un elfe, dit Nelson. Il étincelle et disparaît. C'est un drôle de petit garçon.

— Il est un peu solitaire. Sa mère, Magda, est une grande amie. Elle a aménagé des chambres d'hôtes dans une ancienne ferme juste au-dessus de chez moi. L'été elle a beaucoup de travail. C'est pour cela que je m'occupe souvent de lui.

— Il y a tant de touristes que ça ? Pour les grottes ?

— Pas seulement. Il y a la rivière, les châteaux, la gastronomie. C'est très réputé comme région. L'affaire de Magda marche bien. C'est même surprenant pour une étrangère. J'ai connu pas mal d'Anglais qui ont mis la clé sous la porte.

— Ils n'ont pas le sens du business ?

— C'est plutôt qu'il y a beaucoup d'Anglais parmi les touristes. Ils n'ont pas envie de tomber sur des compatriotes qui les font dormir dans des édredons cousus de dentelle, leur servent des *scones* au petit-déjeuner et du *chicken-pie* pour le dîner. Le tourisme a condamné tout le monde à l'authenticité. Il n'y a que Magda qui s'en sorte autrement, mais il faut dire qu'elle a du talent.

— Elle est Anglaise, votre Magda ?

— Non, elle est Polonaise. Magdalena. Elle a acheté sa ferme il y a trois ans. Elle a tout rénové à sa façon. Dans les chambres, au lieu de laisser partout la pierre apparente comme tout le monde, elle a blanchi des murs entiers à la chaux pour y peindre des fresques inspirées de l'art des grottes. C'est très réussi, très beau.

— Elle peint ?

— Non, non, pardon. J'aurais dû dire : elle a fait peindre ces fresques.

— Je serais curieux de voir le résultat.

— Et comme je vous disais, sa table d'hôtes est très prisée. Même hors saison, le week-end, il y a toujours du monde. Et tout ça sans canard à la carte ! Un exploit.

— Elle a beaucoup de qualités votre Magda, on dirait ?

— Oui, c'est vrai. Elle est... Elle est formidable.

— Vous ne seriez pas un peu amoureux de votre voisine, vous, par hasard ?

— Moi ? Mais non, voyons. J'ai beaucoup d'affection pour elle, c'est tout. Et pour son fils aussi.

— Vous n'avez pas d'enfants ?

— Non, pas d'enfants. Mais maintenant, j'ai Bruno.

— Vous ne vous êtes jamais marié ?

— Non, jamais.

— Vous avez quitté l'Angleterre après un chagrin d'amour, je parie.

Peter eut un petit rire gêné doublé d'un regard de côté à Nelson.

— Vous avez beaucoup d'imagination, Nelson.

Il se tourna vers le paysage.

— Juste en face de nous, il y a une grande cavité. Vous la voyez ? Combien de personnes auraient pu vivre là à votre avis ?

— Comment voulez-vous que je vous dise ça comme ça, en jetant un coup d'œil depuis la rive d'en face ?

— Moi je les imagine tous assis par terre autour du feu. Il faisait froid, mais ils étaient moins fragiles que nous, ils n'en souffraient pas tant que ça. Ils portaient les peaux des animaux qu'ils avaient tués. Ils cousaient, ils fabriquaient des bijoux en os et des outils en pierre. On dit qu'ils parlaient déjà. Ils peignaient ces fresques sublimes au fond des grottes. Peut-être étaient-ils heureux ? Peut-être même plus que nous ? Qu'en pensez-vous, Nelson ?

— Mais pourquoi toute cette nostalgie ? Vous ne l'êtes pas, vous, heureux ?

— Si, si. Enfin... Je ne sais pas. Je ne me pose pas la question comme ça. Mais vous, vous croyez qu'on vit mieux aujourd'hui ?

— C'est une question difficile. C'était un monde très éloigné du nôtre. Il n'y avait pratiquement pas d'êtres humains. De tout petits clans qui se croisaient rarement.

La comparaison est un exercice compliqué. Et puis on n'avait pas encore inventé le foie gras ni le tourisme, donc...

— Non, arrêtez de plaisanter, Nelson. Vous êtes archéologue, vous connaissez le sujet. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Nelson soupira.

— Je crois que le discours que j'ai écrit pour l'inauguration du colloque vendredi prochain va vous plaire. Je me suis justement penché sur le cas de vos amis les Magdaléniens.

L'enfant les avait devancés dans le sous-bois. Ils l'aperçurent un peu plus loin, accroupi au pied d'un arbre, absorbé dans la contemplation d'une fourmilière. Avec une brindille, il tentait de dévier les trajectoires des ouvrières, creusant des ravins au beau milieu de leurs autoroutes. Rien n'y faisait. Celles qu'il avait ensevelies lançaient des signaux d'alerte, une effervescence agitait les cohortes et tout rentrait dans l'ordre. Les suivantes descendaient dans la fosse, gravissaient les éboulis et poursuivaient leur chemin. D'autres contournaient l'obstacle pour inaugurer de nouvelles routes. Bruno écrasait d'un geste délicat, une à une, celles qui s'aventuraient sur ses bras et ses jambes. Il était si concentré qu'il n'entendit pas arriver la grande chienne rousse.

Elle était sortie du fourré par l'autre bout du chemin. Nelson n'avait d'yeux que pour Bruno qu'il observait de loin et ne la vit pas tout de suite. Elle trottait à petites foulées, les oreilles battant en cadence, le nez au sol, toute à la trace qu'elle pistait. De temps en temps, un rayon de soleil échappé de la frondaison venait frapper sa robe. Éclats intermittents de lumière ocre et d'ombre rouge. Sang séché sur l'émeraude du feuillage.

Elle s'arrêta net, la truffe en l'air. Dès qu'elle eut repéré Bruno, elle partit en flèche, tout le corps déployé dans la

puissance de sa course. Comprenant ce qui se passait, Nelson s'élança sans réfléchir pour couper sa trajectoire. Il n'eut que le temps de voir la chienne se dresser sur ses pattes arrière, sauter de tout son poids sur l'enfant qui culbuta le nez dans les fourmis, avant de s'écrouler à son tour : il avait trébuché sur une racine.

— Zuza, s'écria Bruno, tout joyeux et le visage plein de terre, arrête ma Zuza ! Peter, au secours ! Elle me lèche, dis-lui d'arrêter !

Il se tortillait en riant sous les assauts de la chienne qui sautait, jappait, léchait, ne lui laissant aucune chance de respirer, tandis que Nelson se tenait le pied en grimaçant, un œil sur Bruno, l'autre sur sa chaussure. Une éraflure sur le cuir de sa Weston. Il était contrarié. Peter siffla la chienne qui vint à sa rencontre en sautillant d'excitation puis retourna terrasser l'enfant de ses caresses baveuses. Après quoi elle revint vers Peter qui lui gratta l'oreille en lui parlant doucement, les yeux dans les yeux. Une fois la chienne calmée, il s'avança vers Nelson. La chienne le suivait en remuant la queue.

— Tenez ce chien, Peter. Il n'est pas question qu'il me touche.

— C'est bon Nelson, c'est Zuza, la chienne de Magda. Vous êtes blessé ?

— Je vous dis de tenir ce chien !

— Vous n'avez rien à craindre. Zuza est une bonne chienne. Elle n'a jamais fait de mal à personne. Elle se sauve tout le temps, c'est tout.

Peter fit encore un pas vers lui, la chienne sur les talons.

— N'approchez pas ! hurla Nelson.

Peter attrapa la chienne par son collier et la maintint à ses côtés. Elle crut à un jeu et fit mine de s'élançer pour repartir, mais Peter ne la lâcha pas. Elle finit par s'asseoir, laissant échapper à intervalles réguliers des gémissements de frustration.

— Vous avez peur des chiens Nelson ?

— Ils me rappellent de mauvais souvenirs. Soweto, la police, les gaz lacrymogènes, les chiens d'attaque, tout ça. Des sales bêtes.

Peter confia la chienne à Bruno qui l'emmena courir ailleurs puis il aida Nelson à se relever. Ils refirent le chemin en sens inverse. Nelson boitillait en maugréant sur sa chaussure abîmée.

— Vous êtes né à Soweto ?

— J'étais tout petit quand on est parti. À peine plus vieux que Bruno. Je ne me souviens plus de rien. Tout ce que je sais, c'est ma mère qui me l'a raconté. Même les chiens et les gaz. Elle passait son temps à ça, raconter. Toujours les mêmes histoires. Pour que je n'oublie pas, disait-elle. Mais moi, je n'avais rien à oublier : je ne me souvenais de rien.

— Vous devez bien avoir des souvenirs d'enfance comme tout le monde.

— Elle m'a tellement farci la tête que je ne fais pas la différence entre ce qu'elle m'a raconté et ce que j'ai vraiment vécu.

— Ce sont des souvenirs tout de même.

— Elle a été trop loin. Elle m'a vraiment raconté trop d'histoires.

Peter garda le silence un moment.

— Le français parfait... L'école à Paris... C'est pour ça.

— Oui, c'est pour ça. De l'âge de sept ans jusqu'au baccalauréat. Vous avez résolu l'énigme, Sherlock. Je ne suis retourné chez moi qu'en 95. J'avais dix-neuf ans.

Puis, sur un autre ton :

— Je voudrais rentrer à l'hôtel. Il faut que je revoie mon papier pour le colloque.

— Je vous dépose alors. Vous voulez qu'on se retrouve pour dîner ? Je voudrais vous emmener dans un endroit que j'aime bien.

Nelson accepta l'invitation. Il laissa Peter installer la chienne haletante dans le hayon avant de se rasseoir à l'avant. Il n'aimait pas l'idée de voyager dans le même véhicule

qu'un chien. Depuis quand les chiens voyageaient-ils en voiture? Depuis la nuit des temps, lui répondit Peter.

— Je suis sûr qu'un jour, on trouvera la preuve qu'un chien est monté dans la première proto-charrette conçue par des humains.

Nelson haussa les épaules.

Je ne voyais pas bien ce qu'il y avait dans le bocal que le type agitait. Il faisait nuit, il était au milieu de la rue et nous agglutinées derrière la fenêtre dans le noir, terrorisées. C'étaient ses coups frappés à la porte qui nous avaient réveillées, mais bien sûr personne n'était allé ouvrir, et on n'avait pas non plus osé allumer la lumière. Toi tu n'avais rien entendu, tu dormais, et je priais pour ne pas avoir à te sortir du lit en pleine nuit pour t'emmener je ne sais où. Le type s'éclairait lui-même avec une torche, le bocal dans l'autre main, et il faisait une espèce de danse en silence. Nous le regardions se déhancher, les bras ouverts. Il tournait sur lui même, brandissant tantôt la torche, tantôt le bocal, qu'il ne lâchait pas du regard. Il tournait, tournait, tournait, dans la lumière et l'ombre de sa torche. Je ne sais pas comment nous le savions, mais nous savions que c'était horrible. À un moment, il a arrêté de danser. Il a ramené le bocal sur son cœur, et la torche vers son visage. Il savait qu'on était là à le regarder. Il s'est tourné vers nous et s'est mis à grimacer. Il faisait comme s'il hurlait, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Je ne l'ai jamais vu par ici, qu'est-ce qu'il peut bien nous vouloir? a dit ma mère. Et on a eu encore plus peur. J'ai commencé à pleurer et ma mère a dit arrête Sibongile, tu n'as que ta dignité, n'en fais pas cadeau au premier venu. Mais je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer. L'homme s'est

dirigé vers l'entrée de la maison et on a cru qu'il allait de nouveau frapper, cogner, fracasser la porte puis entrer mettre le feu avec sa torche. Mais non. Il s'est contenté de déposer le bocal sur le seuil, puis il a disparu. On a veillé jusqu'au petit matin, incapables de bouger jusqu'aux premières lueurs. C'était en décembre 1983, tu venais d'avoir sept ans. Je m'en souviendrai toujours. La lumière rose de l'aurore de printemps entrait par la fenêtre. C'est ma mère qui a bougé la première. Elle a laissé échapper à peine un petit cri et elle est restée là, une main sur la bouche, à contempler le bocal. Et nous, on savait qu'on n'avait pas d'autre choix que d'aller à notre tour découvrir ce qu'il contenait, même si ça allait faire basculer nos vies. Nous nous tenions la main pour nous donner du courage, et les quelques pas qui nous séparaient du seuil de la maison me semblèrent une aussi longue marche que si nous avions dû traverser la mer et les déserts.

Le bocal contenait une main humaine fraîchement séparée du corps auquel elle avait appartenu. Il n'y avait aucun moyen de savoir si c'était bien celle de ton père, Tumelo. Tout le monde me demandait, mais moi, je n'étais pas sûre de la reconnaître. Je ne savais pas si cette main morte était celle de mon homme ou pas. Je la regardais. J'essayais de me souvenir. Mais rien à faire. Je n'avais plus vu Tlali depuis plusieurs années, et j'avais oublié. Tu te rends compte. La main dont j'avais aimé embrasser la paume. La main qui avait pris la mienne. Et moi, rien. Je ne savais pas. C'était encore pire que de la découvrir dans un bocal en verre comme un vulgaire morceau de viande. Ce qu'on en a fait? Nous lui avons donné une sépulture. Une cérémonie secrète. Je n'étais pas sûre. On ne savait même pas exactement à qui on disait adieu. Je ne pouvais pas t'expliquer, à sept ans, qu'on allait à l'enterrement d'une main qui avait peut-être été celle de ton père, mais qu'on n'était pas sûr, qu'il était peut-être même encore vivant. Alors je ne t'ai rien dit.